

HISTOIRE

LES DÉBUTS DE COËTQUIDAN

PAR LE GÉNÉRAL BERTRAND PÂRIS – PROMOTION « MARÉCHAL DE TURENNE » (1973-75) - ARCHIVISTE DE LA SAINT-CYRIENNE



Avec la libération du territoire national il n'apparaît plus nécessaire de former les aspirants en Afrique du Nord. L'ESM de Saint-Cyr n'ayant pas été recréée, il est toutefois décidé de poursuivre l'œuvre de Cherchell, mais en métropole. Le ministre de la Guerre décide donc en janvier 1945 de monter une 6^e série qui débutera en juin sur le territoire métropolitain. Le camp de Coëtquidan est choisi quelques semaines plus tard. Une note de l'EMA du 20 mars 1945 réorganise l'École Militaire Inter-Armes en indiquant que cette structure remplace provisoirement l'ESM et toutes les écoles de sous-officiers élèves-officiers. Cet article reprend pour l'essentiel un chapitre de mon livre *Saint-Cyr dans la tourmente* aux éditions Pierre de Taillac.

L'EMIA-Coëtquidan accueillera environ 3 000 élèves-officiers d'origines très diverses : des élèves issus des concours des grandes écoles militaires (Polytechnique et Saint-Cyr); des militaires des corps de troupe appelés ou engagés, des anciens élèves de Cherchell ou de Médiouna qui ne sont pas sortis aspirants mais qui se sont révélés au feu, et ce pour une formation comparable à celle de leurs camarades de la classe 43; enfin des jeunes de la classe 43 appelés au titre de futurs cadres, qui auront suivi un cursus en trois temps : trois mois de peloton sous-officier dans un centre d'instruction ou dans un corps de troupe, suivis de trois mois aux armées et, en fonction de leur conduite au feu, proposés pour deux mois à l'EMIA.

Contrairement à l'organisation de la 5^e série, les élèves sont répartis en quatre groupements dans un parfait amalgame. Si on tente d'imaginer l'avenir de chaque élève, on s'aperçoit rapidement que cette école rassemble des jeunes gens de 17 à 34 ans. Certains sont venus car ils ont l'intention de passer plusieurs dizaines d'années dans l'armée, ce sont les rares X, les cyrards, une partie des « corps de troupe »

et quelques rares « classe 43 ». D'autres sont, dans leur tête, en train de faire leur service militaire qui n'a pas encore été rétabli ; au moins, on en sera débarrassé. D'autres ont un niveau scolaire leur permettant d'être officiers de réserve et vont terminer la guerre sous ce statut avec l'idée de reprendre des études ou de trouver une situation dans le civil dès la fin de la guerre.

L'inertie a joué à plein. Ensuite, on ne savait pas que l'arme nucléaire viendrait accélérer la fin du conflit en Extrême-Orient où l'état-major envisageait d'envoyer des moyens très importants.

Les quatre groupements de cette 6^e série sont calqués sur les groupements tactiques du modèle américain. Dans chacun on trouve trois compagnies d'infanterie, un escadron, une



Nous sommes, néanmoins, au mois de juillet 1945, donc monter une telle organisation alors que la guerre est censée être finie pose question. Il faut se remettre dans le contexte. D'abord la guerre était loin d'être terminée lorsque l'idée de déménager Cherchell s'est traduite dans les faits.

batterie, et une compagnie du génie. La compagnie de transmissions et la batterie de Forces terriennes anti-aériennes (FTA, ancêtre de l'artillerie sol-air) sont au 3^e groupement tandis que l'escadron à cheval et les deux compagnies du train sont au 4^e. Les élèves ayant

déjà servi conservent leur arme d'origine tandis que les cyrards en choisissent une en intégrant.

Le patron de l'école a toutes les qualités pour faire l'unanimité en sa faveur. Major d'entrée à la promotion « du Souvenir » (1921-1923), il a commandé la promotion « Charles de Foucauld » à Aix et s'est évadé par l'Espagne. En septembre 1944, le colonel Agostini a pris le commandement du 3^e RTA qu'il a conduit jusqu'à Spire au moment où il a été désigné pour commander l'EMIA – il achèvera sa carrière comme général de division commandant la 5^e région militaire et grand officier de la Légion d'honneur. Il est mort au cours d'une prise d'armes en 1959, frappé par une hémorragie cérébrale foudroyante probablement la conséquence d'une maladie contractée en Indochine.



Les souvenirs des uns et des autres se recoupent pour dire que les relations entre les instructeurs et les élèves furent cordiales. Il est vrai que la plupart avaient vu le feu, stagiaires comme cadres. De plus, les élèves ayant intégré avec un grade d'officier ou de sous-officier supérieur ont été rapidement intégrés aux équipes d'instructeurs.

Les Cyrards

Comme à Cherchell, les cyrards avec un petit tiers de l'effectif sont en minorité. Le gros de l'effectif est constitué par la fin du classement des concours 1943 et 1944. Contrairement à leurs camarades du recrutement corps de troupe, les « Rome et Strasbourg » n'ayant pas satisfait aux examens de sortie de la 5^e série de Cherchell n'ont pas été envoyés en unités avec un grade de sous-officier mais ont été autorisés à redoubler à Coëtquidan. On trouve également des officiers de la promotion « Croix de Provence » qui avaient été retardés pour blessures, ou pour toute autre cause. Un petit nombre d'entre eux de retour de déportation a pu intégrer en juillet 1945 mais la plupart des déportés n'étaient pas encore en état de reprendre le service.

Les traditions saint-cyriennes sont observées comme à Cherchell mais a minima, ne serait-ce qu'en raison de la courte durée du stage. Le 2S est tout de même fêté. Les plumes sont remises la veille, la reconstitution de la bataille d'Austerlitz est jouée, les « Veille au Drapeau » et les « Rome et Strasbourg » qui n'ont pas été baptisés à Cherchell le sont à Coëtquidan.

Les examens

Les examens de sortie portent sur cinq domaines et chaque arme ayant eu un programme spécifique compose différemment. La répartition des coefficients est toutefois identique d'une arme à l'autre : instruction militaire pratique (27), projets (10), instruction militaire théorique (23), épreuve finale (18), note d'aptitude (25). On voit que la cote d'amour représente le quart des coefficients. Une fois les examens passés avec succès, les élèves sont nommés aspirants en fonction de leur origine et de leur ancienneté à la date de leur intégration. Les prises d'effet s'échelonnent entre le 1^{er} octobre 1943 avec effet rétroactif et le 25 décembre 1945 ; les plus jeunes porteront leur galon d'aspirant pendant trois ans.

Au cours d'une cérémonie présidée le 12 décembre par le général Allard ⁽¹⁾ commandant la 11^e région, la 6^e série devient la promotion « Victoire ». Sur les 2 989 élèves du mois de juillet, 2 286 passent les épreuves ⁽²⁾ ; 1 747 ont réussi, 322 ont été admis à redoubler, 217 ont échoué et ont quitté l'école avec le grade qu'ils détenaient lors de leur intégration.

Promotion « Indochine »

Une septième série est montée et s'installe à Coëtquidan le 5 mars 1946. Deux mille 273 élèves sont incorporés en 12 compagnies formant trois bataillons. Ils viennent encore d'horizons très différents : cyrards des promotions 1942 à 1944, militaires provenant des corps de troupe déjà en service le 15 avril 1945, anciens élèves des écoles de cadres. Dans la suite des séries précédentes, aucun saint-cyrien ne provient d'un concours spécialement organisé en vue de cette promotion. Leurs grades sont assez variés.

(1) De la promotion « de La Tour d'Auvergne » (1903-1905) le général de division Marcel Allard (1884-1966) est un ancien de 1914-1918. Il est mis en 2^e section au mois d'août 1940 mais refuse cette situation. Compagnon du général Delestraint dans l'armée secrète, il était entré en résistance en 1941 et rappelé à la 1^{re} section en 1944.

(2) Douze sont morts en cours de scolarité et 691 ont démissionné ou ont été radiés.

Henri Willand, de la « Veille au drapeau », est un ancien déporté de Buchenwald. Il a été nommé sous-lieutenant par un décret du 10 janvier 1946, donc avant d'intégrer, et avec effet rétroactif au 1^{er} octobre 1944. Henri Willand finira colonel et effectuera une seconde carrière au CEA.

Ceux qui ont passé le concours de mai 1945 sont ventilés autrement. On pourrait se demander pourquoi un tel nombre alors que la guerre est définitivement terminée, même si on se bat en Indochine.

Depuis une ordonnance du 2 novembre 1945, il a été décidé de faire fondre le corps des officiers qui pour l'armée de terre se monte à plus de 44 000 ⁽³⁾. Toutefois, les mesures incitatives au départ volontaire ne produisant pas les effets escomptés, le gouvernement doit faire appel à la loi et une première, du 5 avril 1946 prononce des départs par mesure d'office ou dégagement des cadres. En deux temps, la 7^e série est touchée de plein fouet. D'abord au mois d'avril, l'effectif descend de 2 273 à 1 315 élèves ; puis en septembre où, après une nouvelle compression, il ne reste plus que 780 élèves répartis en six compagnies ne formant plus qu'un seul bataillon. Les cyrards sont 208. Dans le même temps une déflation analogue est subie par les officiers-élèves de la « Victoire » en écoles d'application.

Une grave et durable crise morale s'installe.

Des craintes pour Saint-Cyr

Un premier indice n'attire pas l'attention tout de suite : l'organisation de l'école. Il n'est plus question d'organigramme interarmes ni de formation de chacun dans son arme avec une initiation à la manœuvre en sous-groupements tactiques. Les élèves sont répartis en

compagnies à quatre sections comme à Saint-Cyr ou à Saint-Maixent avant-guerre. De plus, assez logiquement avec le retour de la paix, la formation générale est rétablie ce qui a pour objet de porter la durée du stage à une année, mais une année seulement. L'amalgame est toujours observé, chaque section regroupant des élèves de toutes origines. Il n'est, cependant, toujours pas question de réouvrir l'ESM.



Depuis que les deux gardes au drapeau étaient venues de Cherchell à Paris se faire remettre les emblèmes par le général de Gaulle l'EMIA avait deux drapeaux : celui de Saint-Cyr avec une garde en « grand U » et celui de Saint-Maixent dont la garde portait la tenue de cérémonie kaki avec guêtres US et calot bleu et rouge.

Edmond Michelet, ministre des Armées, remet au général de Lattre un nouvel emblème portant l'inscription École militaire interarmes. Ce dernier le confie le 13 juillet 1946 au colonel Gandoët ⁽⁴⁾ qui commande le groupe de bataillons. Les deux anciens drapeaux n'ont plus désormais valeur que d'emblèmes de tradition. Quant au grand U, il disparaît purement et simplement du paysage, la nouvelle garde au drapeau

portant calot. Le lendemain, l'École au complet défile sur les Champs-Élysées derrière ce nouvel emblème.

Conclusion provisoire

Revenons un peu en arrière. Pendant que la promotion « Indochine » vit sa vie à Coëtquidan, une autre promotion suit un parcours parallèle. Elle s'appellera plus tard la « Nouveau Bahut ». Les 270 lauréats du concours direct de mai 1945

figurent au Journal officiel du 28 septembre 1945 sous le titre : Concours d'admission à l'École spéciale militaire. Liste, par ordre de mérite, des candidats admis à la suite des épreuves en 1945.

En lisant cela on peut se poser des questions : ESM ou EMIA ? Regardons bien les dates. La promotion « Indochine » (ou 7^e série de l'EMIA) intègre en mars 1946 tandis que cette nouvelle promotion en octobre 1945 alors que les élèves de la 6^e série (promotion « Victoire ») sont à mi-parcours. Deux concepts d'écoles de formation d'officiers coexistent sans se croiser. Il y a vraiment de quoi s'y perdre. Les choses se clarifieront au printemps 1947 avec la transformation de l'EMIA en ESMIA mais c'est une autre histoire.



(3) Exposé présenté par le général de Lattre devant le comité de la défense nationale le 11 février 1946.

(4) Saint-Maixentais de la promotion 1923-1924 « La flamme du souvenir », le général Gandoët (1902-1995), héros du Belvédère lors de la bataille du Garigliano, a donné son nom à la promotion 1996-1998 de l'EMIA.

LANREZAC, UN CHEF FACE À L'HISTOIRE : RÉALISME ET INDÉPENDANCE

PAR LE GÉNÉRAL DE CORPS D'ARMÉE (2S) ARNAUD SAINTE-CLAIRE DEVILLE - PROMOTION « GÉNÉRAL ROLLET » (1978-80)

Dans la continuité de l'article publié par le colonel Claude Franc paru dans *Le Casoar* n° 256 (janvier 2025), le général de corps d'armée (2S) Arnaud Sainte-Claire Deville, arrière-arrière petit-fils du général Charles Lanrezac (promotion « du 14 août 1870 » 1869-1870) revient sur la figure de son trisaïeul. Réalisme tactique et indépendance d'esprit émergent comme deux vertus cardinales de ce chef militaire du début de la Grande Guerre.

Évoquer le général Charles Lanrezac, c'est d'abord pour moi remonter le long fleuve de la mémoire familiale.

Le premier souvenir, c'est celui de son fils, mon arrière-grand-père, le commandant Henry Lanrezac, promotion « Alexandre III » (1894-96). Personnalité attachante, chef de bataillon de tirailleurs sénégalais, gazé à Verdun, il consacra sa vie entière à défendre la mémoire de son illustre père. Décédé en 1966, à l'âge de 94 ans, il marqua suffisamment l'esprit du petit garçon que j'étais, pour que se tisse au-delà des générations un lien particulier avec cet aïeul, souvent présent dans les conversations familiales.

Je me souviens aussi de cet après-midi d'hiver au début des années 70, où très impressionné j'accompagnais mon arrière-grand-mère, belle-fille du général, pour aller rendre hommage à son glorieux beau-père, reposant dans la crypte des Invalides.

Alors que ma vocation militaire s'affirmait, chaque nouvelle décennie de commémorations de la Grande Guerre s'accompagnait de son lot d'ouvrages, qui m'incitait à me replonger sur les campagnes de l'été 14 et l'action de mon illustre trisaïeul.

A Saint-Cyr, j'appréciais la place qui lui était accordée à travers la mise en valeur au musée du Souvenir de certains de ses effets personnels militaires et de ses écrits, tout en regrettant que nos cours d'histoire militaire passent trop rapidement sur la bataille des frontières, la retraite et les prémices de la bataille de la Marne.

Pédagogue respecté de l'École de guerre

Bien des années plus tard, le général Lanrezac se rappelait directement à mon souvenir alors que je suivais les cours de l'École de guerre allemande. Alors que nous étudions les débuts de la guerre sur le front ouest, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre de la bouche de mes professeurs allemands que le général Lanrezac était de loin le meilleur général français, corroborant ainsi les propos attribués au général Von Kluck, commandant la 1^{re} armée allemande, qui apprenant le limogeage de Lanrezac, déclarait : « Tant mieux ! Les Français viennent de se priver des services de leur meilleur général. »

Dans les murs de l'École militaire, je retrouvais aussi au début des années 2000, alors que j'étais professeur au Cours supérieur d'état-major, la trace du général Lanrezac, second de l'École de guerre, alors professeur écouté et respecté de tactique générale.

L'officier général que je suis devenu, croisait de nouveau par deux fois le souvenir de Lanrezac. Ce fut encore à la crypte des Invalides, alors que j'honorais en tant que commandant de la 2^e BB la mémoire du maréchal Leclerc, qui repose non loin de mon trisaïeul. Enfin comme commandant des écoles militaires de Saumur, la présentation du thème LANREZAC à l'École d'état-major, familier à de nombreuses générations d'officiers diplômés d'état-major, me montrait qu'il n'avait pas été totalement effacé de la mémoire de notre armée de Terre.

Réalisme et indépendance d'esprit

Il ne s'agit pas ici de réhabiliter le général Lanrezac. En effet, ce dernier fait partie des rares généraux, victimes de « l'hécatombe des limogés » du début de la guerre, qui fut très vite lavé de toute opprobre. Il me semble en revanche intéressant de se pencher sur deux qualités, le réalisme et l'indépendance d'esprit, que le général Lanrezac cultiva tout au long de sa carrière pour les porter à leur paroxysme lors de la campagne d'août 14.

Le général Lanrezac considère que la tactique est une praxis et en aucun cas l'application d'une théorie, échafaudée à partir des enseignements certes bien réels du dernier conflit, mais que l'esprit de système, cher à notre culture cartésienne, veut ériger comme l'alpha et l'oméga de l'art militaire. En 1914, comme aujourd'hui, il importe en effet de garder toujours à l'esprit la dichotomie intrinsèque de la guerre, dont la nature et les visages ne doivent pas se confondre. Les trente dernières années de conflits auxquels a participé l'armée française soulignent ce risque permanent. La « primauté de la projection de puissance », le primat de « la contre-insurrection », la supériorité du binôme « forces spéciales – puissance aérienne » ou encore le concept du « soldat de la paix » sont autant d'exemples des nombreux visages que la guerre prend, fidèle à cette phrase de Clausewitz « La guerre est un caméléon qui change de nature à chaque engagement ».

Plutôt que de rechercher l'application généralisée de principes opératoires éminemment contingents, il faut cultiver l'apprentissage des fondamentaux communs à toutes les guerres, pour éduquer les cœurs et les esprits à la réalité même de la nature de la guerre. Il faut donc parallèlement éviter de conceptualiser et de s'enfermer dans des théories qui ne souffrent pas dans la durée la confrontation avec la réalité. Les réticences du général Lanrezac vis-à-vis de la théorie de l'offensive à outrance et de ses partisans illustrent cette qualité du chef à savoir ne pas préparer et conduire la guerre actuelle selon les schémas de la précédente ou les modes du moment. Ce réalisme, que l'on retrouve dans le pragmatisme d'un Leclerc, est une qualité essentielle pour un officier. Le chef militaire est celui qui saura exploiter les contingences en sachant s'affranchir des schémas et des théories prêtes à consommer. Pour autant, la maîtrise de cet art difficile nécessite, comme le dit Foch, de beaucoup travailler et réfléchir en amont, selon sa célèbre phrase : « l'école de la pensée précède celle de l'action ». L'expérience croisée avec la réflexion est un garde-fou précieux pour ne pas céder aux théories prêtes à l'emploi. Cette capacité à

s'extraire de la normalité et du déroulement convenu pour faire preuve de réalisme impose aussi de cultiver son indépendance d'esprit, seconde vertu chère au général Lanrezac.

Un message pour les chefs d'aujourd'hui

Aborder ce thème de l'indépendance d'esprit, conduit très vite à s'interroger sur la compatibilité de cette vertu avec l'obéissance et la discipline, valeurs cardinales de notre institution. À plusieurs reprises, le général Lanrezac n'a pas hésité à dénoncer les faiblesses du plan XVII tant dans sa conception avant-guerre que dans son exécution dès le début de sa campagne. Pour autant, il ne désobéit pas au commandant en chef, même si très régulièrement il fait des observations allant jusqu'à formuler des critiques, difficiles à accepter par le GQG, alors que les faits donnent raison aux analyses du commandant de la V^e armée. L'exercice pour convaincre le général en chef des dangers consécutifs à ses décisions est d'autant plus délicat pour Lanrezac que les officiers d'état-major qui entourent Joffre sont persuadés d'avoir raison, parfaite illustration de la difficulté dans un état-major de savoir garder recul et esprit critique surtout sous la pression.

Aller à contre-courant des idées du chef, alors qu'il est tellement plus facile de conforter ce dernier dans ses intuitions, impose pour un subordonné de faire preuve de courage intellectuel. S'extirper du cocon des vérités établies, en allant à l'encontre du conformisme naturel des états-majors, nécessite d'avoir du caractère, sans lequel ne peut éclore l'indépendance d'esprit. On a souvent reproché à mon ancêtre d'avoir mauvais caractère alors qu'il n'avait que le défaut d'avoir du caractère ! Outre une solide culture générale qui cimente les convictions, l'indépendance d'esprit ne peut se développer que si le chef accepte la contradiction et sait créer un climat qui permette son expression. Pour autant, il arrive *in fine* qu'on ne puisse plus transiger, la discipline redevenant alors la force principale des armées. C'est ce qui fera dire à Lanrezac que s'il avait été à la place de Joffre, il aurait agi de même tant leurs styles respectifs étaient différents.

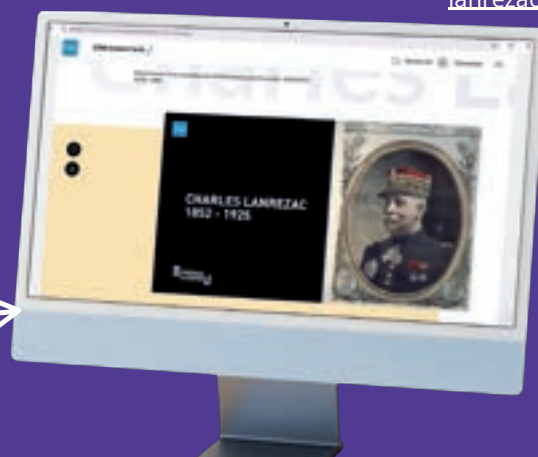
Alors que le 18 janvier 2025 marque le centenaire de la mort du général Lanrezac, il me paraît important de cultiver tout au long de la formation des officiers ces deux vertus cardinales pour le chef militaire que sont le réalisme et l'indépendance d'esprit.

POUR ALLER PLUS LOIN...



... un livre

... une vidéo



<https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/cpd14002907/charles-lanrezac>

Le Général Lanrezac, Pierre-Henri Aubry, éditions Argos, novembre 2015 - 103 pages
(Source : Le Casoar n°221, avril 2016).